

Dictée du lundi 11 mai 2015 :

Texte de Victor HUGO extrait du texte « Le Rhin » Lettre XXXVI.

De tous les voyages de Victor Hugo, celui sur le Rhin est le seul à avoir donné lieu à une publication : publié une première fois en 1842, réédité en 1845 dans une version élargie, « Le Rhin, lettres à un ami », est le fruit littéraire des trois voyages réalisés avec Juliette en 1838, 1839, 1840. Sous l'apparence d'un journal de voyageur, cet ouvrage est en fait une fiction épistolaire puisque sur les trois cent trois feuillets du manuscrit, la proportion de « vraies » lettres est faible : trois en 1838, deux en 1839, aucune en 1840 où l'essentiel des récits de voyage est constitué par des tranches de journal ou par des ajouts rédigés plus tard à Paris.

Pas de difficultés dans le texte, seul le plaisir de découvrir Victor Hugo ailleurs que dans romans et poésies.

Dans le texte complet de la lettre, on se replonge en 1814, période noire pour l'Empereur Napoléon 1^{er}, il subit la coalition des monarchies européennes – en particulier l'Autriche, et les libelles, pamphlets et autres **satires** sont nombreux.

Septembre. Zurich.

Lettre de Zurich : la pluie.

J'ai quitté l'hôtel de l'Epée. Je suis venu me loger dans la ville, n'importe où. Je n'ai plus la mauvaise auberge, mais je n'ai plus la vue du lac. Il y a des moments où je regrette en bloc le méchant dîner et le magnifique paysage.

Avant-hier, c'était un de ces moments-là. Il pleuvait. J'étais enfermé dans la chambre que j'habite ; — une petite chambre triste et froide, ornée d'un lit peint en gris à rideaux blancs, de chaises à **dossier en lyre**, et d'un papier bleuâtre bariolé de ces dessins sans goût et sans style qu'on retrouve indistinctement sur les robes des femmes mal mises et sur les murs des chambres mal meublées. J'avais ouvert la fenêtre, qui est une de ces hideuses fenêtres d'il y a cinquante ans qu'on appelait fenêtres-guillotines, et je regardais mélancoliquement la pluie tomber. La rue était déserte ; toutes les croisées de la maison d'en face étaient fermées ; pas un profil aux vitres, pas un passant sur ce pavage de petits cailloux ronds et noirs que la pluie faisait reluire comme des châtaignes mûres. La seule chose qui **animât** le paysage, c'était la gouttière du toit voisin, espèce de gargouille en fer-blanc figurant une tête d'âne à bouche ouverte, d'où la pluie tombait à flots ; une pluie jaune et sale qui venait de laver les tuiles et qui allait laver le pavé. Il est triste qu'une chose prenne la peine de tomber du ciel sans autre résultat que de changer la poussière en boue.

J'étais retenu au gîte ; le gîte était médiocrement plaisant. Que faire ? La Fontaine a fait le vers de la circonstance. Je **songeai (s)** donc. Par malheur, j'étais dans une de ces situations d'âme que vous connaissez sans doute, **où** l'on **n'(*)** a aucune raison d'être triste et aucun motif d'être gai ; **où** l'on est également incapable de prendre le parti d'un éclat de rire ou d'un torrent de larmes ; **où** la vie semble parfaitement logique, unie, plane, ennuyeuse et triste ; **où** tout est gris et blasé au dedans comme au dehors. Il faisait en moi le même temps que dans la rue, et, si vous me permettiez la **métaphore**, je dirais qu'il pleuvait dans mon esprit. Vous le savez, je suis un peu de la nature du lac ; je réfléchis l'**azur** ou la nuée. La pensée que j'ai dans l'âme ressemble au ciel que j'ai sur la tête.(...)

(*) : négation complète. Employer un autre sujet que « on » pour entendre le « n' »

(Suite du texte)

En retournant son œil, — passez-moi encore cette expression, — on voit un paysage en soi. Or, en ce moment-là le paysage que je pouvais voir en moi ne valait guère mieux que celui que j'avais sous les yeux.

Il y avait deux ou trois armoires dans la chambre. Je les ouvris machinalement, comme si j'avais eu chance d'y trouver quelque trésor. Or, les armoires d'auberge sont toujours vides ; une armoire pleine, c'est l'habitation permanente. N'a pas de nid qui passe. Je ne trouvai donc rien dans les armoires.

Pourtant, au moment où je refermais la dernière, j'aperçus sur la tablette d'en haut je ne sais quoi qui me parut quelque chose. J'y mis la main. C'était d'abord de la poussière, et puis c'était un livre. Un petit livre carré comme les almanachs de Liège, broché en papier gris, couvert de cendre, oublié là depuis des années. Quelle bonne fortune ! Je secoue la poussière, j'ouvre au hasard. C'était en français. Je regarde le titre : — *Amours secrètes et aventures honteuses de Napoléon Buonaparte*, avec gravures. — Je regarde les gravures : — un homme à gros ventre et à profil de polichinelle, avec redingote et petit chapeau, mêlé à toutes sortes de femmes nues. Je regarde la date : — 1814.

J'ai eu la curiosité de lire. ô mon ami ! Que vous dire de cela ? Comment vous donner une idée de ce livre imprimé à Paris par quelque libelliste et oublié à Zurich par quelque autrichien ? — Napoléon Buonaparte était laid ; — ses petits yeux enfoncés, son profil de loup et ses oreilles découvertes lui faisaient une figure atroce. — il parlait mal ; n'avait aucun esprit et aucune présence d'esprit ; marchait gauchement, se tenait sans grâce et prenait leçon de Talma chaque fois qu'il fallait « trôner ». — Du reste, sa renommée militaire était fort exagérée ; il prodiguait la vie des hommes ; il ne remportait des victoires qu'à force de bataillons. (Reprocher les bataillons aux conquérants ! Ne croiriez-vous pas entendre ces gens qui reprochent les métaphores aux poètes ?) — Il a perdu plus de batailles qu'il n'en a gagné. — Ce n'est pas lui qui a gagné la bataille de Marengo, c'est Desaix ; ce n'est pas lui qui a gagné la bataille d'Austerlitz, c'est Soult ; ce n'est pas lui qui a gagné la bataille de la Moskowa, c'est Ney ¹¹. — Ce n'était qu'un capitaine du second ordre, fort inférieur aux généraux du grand siècle, à Turenne, à Condé, à Luxembourg, à Vendôme ; et, même de nos jours, son « talent militaire » n'était rien, comparé au « génie guerrier » du duc de Wellington. De sa personne, il était poltron. Il avait peur au feu. Il se cachait pendant la canonnade à Brienne. (A Brienne !) — Il avait vices sur vices. — Il mentait comme un laquais. — Il était avare au point de ne donner que dix francs par jour à une femme qu'il entretenait dans une petite rue solitaire du faubourg Saint-Marceau. (l'auteur dit : *J'ai vu* la rue, la maison et la femme.) il était jaloux au point d'enfermer cette femme, qui ne sortait presque jamais et vivait séparée du monde entier, sans une créature humaine pour la servir, en proie au désespoir et à la terreur. Voilà ce que c'était que l'amour de Napoléon Buonaparté ! — Il avait en outre, — car ce jaloux féroce était un libertin effronté, Othello compliqué de don Juan, — il avait en outre, dans tous les quartiers de Paris, de petites chambres, des caves, des mansardes, des oubliettes louées sous des noms supposés, où il attirait sous divers prétextes des jeunes filles pauvres, etc., etc., etc. De là des troupeaux d'enfants, petites dynasties inédites, reléguées aujourd'hui dans des greniers ou ramassant des loques et des haillons au coin des bornes sous une hotte de chiffonnier. Voilà ce que c'étaient que les *amours* de Napoléon Buonaparté ! — Qu'en dites-vous ? La première histoire rappelle un peu Geneviève De Brabant au fond de son bois ; la seconde est renouvelée du Minotaure. J'en ai entrevu bien d'autres et de pires, mais je n'ai pas eu le courage d'aller plus loin. Je n'ai jamais de bien longues rencontres avec ces livres que l'ennui ouvre et que le dégoût ferme.

Vous riez de cela ? Je vous avoue que je n'en ris pas. Il y a toujours dans les calomnies dirigées contre les grands hommes, tant qu'ils sont vivants, quelque chose qui me serre le cœur. Je me dis : voilà donc de quelle manière la reconnaissance contemporaine a traité ces génies que la postérité entoure de respect, les uns parce qu'ils ont fait leur nation plus grande, les autres parce qu'ils ont fait l'humanité meilleure ! Soyez Molière, on vous accusera d'avoir épousé votre fille ; soyez Napoléon, on vous accusera d'avoir aimé vos sœurs. — La haine et l'envie ne sont pas inventives, direz-vous ; elles répètent toujours à peu près les mêmes niaises, lesquelles deviennent inoffensives à force d'être répétées. Qu'est-ce qu'une calomnie qui est un plagiat ? — Sans doute, si le public le savait ; mais est-ce que le public sait que ce que l'on dit aujourd'hui du grand homme d'aujourd'hui est précisément ce qu'on disait hier du grand homme d'hier ? L'envie et la haine n'inventent rien. D'accord. Mais la foule ignore tout. Les grands hommes ont dédaigné tout cela, direz-vous encore. Sans doute ; mais qui vous dit qu'ils n'ont pas souffert autant qu'ils ont dédaigné ? Qui sait tout ce qu'il y a de douleurs poignantes dans les profondeurs muettes du dédain ? Qu'y a-t-il de plus révoltant que l'injustice, et quoi de plus amer que de recevoir une grande injure quand on mérite une grande couronne ? Savez-vous si cet odieux petit livre dont vous riez aujourd'hui n'a pas été officieusement envoyé en 1815 au prisonnier de Sainte-Hélène, et n'a pas fait, tout stupide qu'il vous semble et qu'il est, passer une mauvaise nuit à l'homme qui dormait d'un si profond sommeil la veille de Marengo et d'Austerlitz ? N'y a-t-il pas des moments où la haine, dans ses affirmations effrontées et furieuses, peut faire illusion, même au génie qui a la conscience de sa force et de son avenir ? Apparaître caricature à la postérité, quand on a tout fait pour lui laisser une grande ombre ! Non, mon ami, je ne puis rire de cet infâme petit libelle. Quand j'explore les bas-fonds du passé, et quand je visite les caves ruinées d'une prison d'autrefois, je prends tout au sérieux, les vieilles calomnies que je ramasse dans l'oubli et les hideux instruments de torture rouillés que je trouve dans la poussière.

Flétrissure et ignominie à ces misérables valets des basses-œuvres qui n'ont d'autre fonction que de tourmenter vivants ceux que la postérité adorera morts !

Si l'auteur sans nom de cet ignoble livre existe encore aujourd'hui dans quelque coin obscur de Paris, quel châtiment ce doit être pour cet immonde vieillard, dont les cheveux blancs ne sont qu'une couronne d'opprobre et de honte, de voir, chaque fois qu'il a le malheur de passer sur la place Vendôme, Napoléon, devenu homme de bronze, salué à toute heure par la foule, enveloppé de nuées et de rayons, debout sur son éternelle gloire et sur sa colonne éternelle !

Depuis que j'avais fermé ce volume, tout s'était assombri ; la pluie était devenue plus violente au dehors, et la tristesse plus profonde en moi. Ma fenêtre était restée ouverte, et mon regard s'attachait machinalement à la grotesque gouttière de fer-blanc qui dégorgeait avec furie un flot jaunâtre et fangeux. Cette vue m'a calmé. Je me suis dit que, la plupart du temps, ceux qui font le mal n'en ont pas pleine conscience, qu'il y a chez eux plus d'ignorance et d'ineptie encore que de méchanceté ; et je suis demeuré là immobile, silencieux, recueillant les enseignements mystérieux que les choses nous donnent par les harmonies qu'elles ont entre elles, le coude appuyé sur ce stupide pamphlet d'où s'était épandue tant de haine et de calomnie, et l'œil fixé sur cette bouche d'âne qui vomissait de l'eau sale.

1. En 1814 on se servait contre *Buonaparte* des noms si justement renommés des lieutenants de Napoléon ; aujourd'hui tout est à sa place : Desaix, Soult, Ney, sont de grandes et illustres figures ; Napoléon est dans sa gloire ce qu'il était dans son armée, l'Empereur.

L'auteur : Victor Hugo (1802-1885)

Un préambule : cette biographie sera forcément trop courte. La vie et l'œuvre de ce « géant » de la littérature du XIX^e est impossible à résumer en quelques lignes – voire quelques pages, d'autant que tout un pan de son œuvre touche la société, le progrès autant que la littérature : les États-Unis d'Europe pour éradiquer les guerres, l'abolition de la peine de mort, l'importance de l'école ...

Victor-Marie Hugo, né le 26 février 1802 à Besançon et mort le 22 mai 1885 à Paris, est un écrivain français, dramaturge, poète, homme politique, académicien et intellectuel engagé, considéré comme l'un des plus importants écrivains romantiques de langue française. Sa vie et son œuvre ont fait de lui un personnage emblématique que la 3^e république a honoré à sa mort le 22 mai 1885 par des funérailles nationales qui ont accompagné le transfert de sa dépouille au Panthéon le 31 mai 1885.

En résumé :

Fils d'un général d'Empire souvent absent, Victor Hugo est surtout élevé par sa mère. Alors qu'il est encore élève au lycée Louis Le Grand, il se fait connaître en publiant son 1^{er} recueil de poèmes : « **Odes** » et obtient, pour celui-ci, une pension de Louis XVIII. Chef de file d'un groupe de jeunes écrivains, il publie **en 1827** sa 1^{ère} pièce de théâtre en vers : « **Cromwell** », puis « **Orientales** » et « **Hernani** ». Il s'impose comme porte-parole du romantisme aux côtés de **Gérard de Nerval** et de **Gautier**. En 1831 il publie son 1^{er} roman historique : « **Notre Dame de Paris** » et en 1838 son chef d'œuvre romantique : « **Ruy Blas** ».

En **1841** il est élu à **l'Académie française**.

En 1843, la mort de faille Léopoldine le déchire et le pousse à réviser son action. Il entame une carrière politique. Élu à l'assemblée constituante en 1848, il prend position contre la société qui l'entoure : la peine de mort, la misère, l'ordre moral et religieux. C'est en **1862** qu'Hugo termine « **Les Misérables** », immense succès populaire à l'époque.

Fervent opposant au coup d'état du 2 décembre 1851, il doit prendre le chemin de l'exil jusqu'en 1870. Installé à **Jersey** et **Guernesey**, il écrit « **Les Châtiments** » et « **Les contemplations** ».

De retour en France, à plus de 60 ans, il entame la rédaction de : « **La Légende des Siècles** ». Poète romantique, dramaturge en rupture avec les codes classiques et auteur de romans mythiques, Victor Hugo a connu la gloire populaire et la reconnaissance de ses pairs.

Le poète :

Victor Hugo occupe une très grande place dans l'histoire des lettres françaises. Il est à la fois poète lyrique avec des recueils comme « **Odes et Ballades** » (1826), « **Les feuilles d'automne** » (1832) ou encore « **Les Contemplations** » (1856), célèbres pour l'évocation de sa fille morte : Léopoldine. Il est aussi un poète engagé contre Napoléon III dans « **Les Châtiments** » (1853) ou poète épique avec « **La Légende des Siècles** » (1859 et 1877).

Le romancier :

En tant que romancier, il connaît également un grand succès populaire avec « **Notre Dame de Paris** » (1831) ou encore avec « **Les Misérables** » (1862). Hugo établit une théorie du drame romantique qu'il développe dans sa préface de « **Cromwell** » en 1827 et qu'il illustre principalement avec « **Hernani** » en 1830 et avec « **Ruy Blas** » en 1838.

L'Auteur engagé et l'homme politique :

Son œuvre multiple comprend également des discours politiques à la Chambre des pairs, notamment sur la peine de mort, l'école ou l'Europe, des récits de voyages, (**Le Rhin**, 1842

ou ***Choses vues***, posthumes, 1887 et 1890), et ***une correspondance*** abondante. Ses multiples prises de position le condamneront à l'exil durant vingt ans.

Un homme moderne et novateur:

V. Hugo a fortement contribué au renouvellement de la poésie et du théâtre ; il a été admiré par ses contemporains et l'est encore, mais il a été aussi contesté par certains auteurs modernes pour ses surabondances présentes dans ses textes.

Il a aussi permis à de nombreuses générations de développer une réflexion sur l'engagement de l'écrivain dans la vie politique et sociale, grâce à ses multiples prises de position qui le condamneront à l'exil pendant les vingt ans de Second Empire.